

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

ON S'ABONNE chez
MM. FABRE et LE-
PROTON, Libraires, et
au Bureau du Journal, à
Montréal.

MELANGES RELIGIEUX.

—o—
RECUEIL PÉRIODIQUE.

PRIX D'ABONNE-
MENT, quatre piastres
pour l'année, cinq pias-
tres, par la poste, pay-
ables d'avance.

VOL. 4. MONTRÉAL, VENDREDI, 8 JUILLET 1842. No. 3.

CONFÉRENCES

DE M. L'ABBÉ DE RAVIGNAN A NOTRE-DAME.

Mystère de l'Incarnation.

Un homme parut il y a 1800 ans au sein de la Judée. Semblable en apparence aux autres hommes, pauvre, faible, il offre empreinte sur toute sa personne, sur tous les actes de sa vie, une ravissante image de grandeur calme, de bonté touchante, de dignité surhumaine. Il sort de l'atelier d'un artisan ; dès le premier instant, le charme de sa vue et de ses paroles lui ont gagné les cœurs, et ont entraîné à sa suite de nombreux et dévoués disciples. Jamais il ne fut donné à la terre d'admirer un tel ensemble de vertus, de perfection et de beauté morale. Il chérit avec tendresse l'humanité souffrante ; avec quelle patience il la supporte et l'instruit ! Jamais homme n'a ainsi aimé les hommes. Son précepte par excellence, c'est l'humble, douce et bien-faisante charité. L'innocence de ses mœurs est plus pure que la splendeur des plus beaux cièux. Il ne possède rien, ne s'attribue aucune autorité, et repousse loin de lui tout ce qui pouvait ressembler au faste, aux honneurs vains, aux vains plaisirs. La plus admirable doctrine découle de ses lèvres. Son éloquence est simple et attachante ; il étouffe, il pénètre, il ravit par ses discours, et l'on s'écrie : Jamais homme n'a parlé comme cet homme. Partout sur son passage, à sa voix, naissent les plus éclatans prodiges ; et ces prodiges sont des bienfaits, car il passe en faisant le bien. Le sublime, le merveilleux, le divin sont pour lui l'état propre et naturel. Je ne sais quelle sublimité paisible de grandeur, de bonté, de génie, de puissance, éclate en lui, et révèle plus que l'homme, plus que l'ange. Le cœur s'émouit, les genoux fléchissent, on révère, on aime et l'on adore. Tel est JESUS. Ce nom sacré rappelle le plus auguste des mystères, le mystère de l'Incarnation.

1. Cherchez ce qui pourrait convenir à l'homme-Dieu, et se trouver renfermé en lui, et vous remarquerez que tout cela, absolument tout, a été attaqué, nié en Jésus-Christ : le corps, sa réalité, sa nature, ses souffrances, sa mort ; l'âme, son intelligence, sa volonté, sa liberté ; la divinité, la personne divine, la nature divine, la distinction et l'union des deux natures divine et humaine ; sa présence réelle dans l'adorable eucharistie ; sa probité ; son existence, même, de nos jours. Cette condition historique est étrange, unique sur cette terre, et dans les annales de tous les peuples. Cette haine doit avoir sa raison. A l'erreur qui nie la réalité humaine, appartient la primauté, sinon d'honneur, au moins d'origine. Simon le magicien, Ménandre, Saturnin, Basilides, les gnostiques, et d'autres phantasiastes imaginèrent que Jésus-Christ n'avait point eu la réalité, mais l'apparence de la chair ; qu'il avait fait semblant de souffrir et de mourir. Saint Jean, Saint Ignace, Tertullien, saint Irénée les réfutèrent. Les anabaptistes, les quakers et d'autres

infortunés encore de nos jours, ont voulu admettre je ne sais quoi de céleste en Jésus-Christ au lieu d'un corps. Luther donna à la chair de Jésus-Christ l'ubiquité, une sorte d'immensité divine ; ce qui est une autre, mais plus mystérieuse manière de la nier. L'homme a besoin du surnaturel et du merveilleux ; ce penchant vient de Dieu ; un froid naturalisme prétend en vain l'étouffer, le fanatisme en abuse ; la foi le réalise et le vivifie.

On a ôté à Jésus-Christ son ame. Arius pensa que la divinité platonicienne pouvait servir d'ame en Jésus-Christ. Il s'ensuivait que la divinité même du Verbe avait du souffrir. Apollinaire accorda à Jésus-Christ une ame, mais sans intelligence, *mentis expertem*. Apollinaire était doué d'un beau génie, il avait brillé par l'éminence de sa doctrine et de sa piété, il tomba blessé par l'orgueil. IL N'EST PAS LE SEUL. La science et le génie ne suffisent donc pas. Plus tard, les monothélites, avec tous les replis tortueux du sophisme grec, nièrent en Jésus-Christ la double volonté et la double opération des deux natures : c'était fusion, mixtion, ou l'ame sans volonté ni liberté propre. Calvin, dans ses sombres doctrines, dut enseigner que Jésus-Christ n'était pas libre, il osa bien lui attribuer sur la croix les tourmens et le désespoir des réprouvés. Rien n'a droit d'étonner. On avait attaqué l'homme, on attaqua le Dieu. Le judaïsme s'en chargea d'abord. Cérinthe sembla distinguer deux personnes en Jésus-Christ, comme le fit plus tard Nestorius : le Christ et Jésus. Jésus était l'homme ordinaire ; au Jourdain le Christ ou l'Esprit était descendu en lui. Cérinthe avait étudié la philosophie en Egypte ; il revint en faire usage par l'hérésie. Ebion son disciple, puis des sectes impures nièrent la divinité de Jésus-Christ, en rendant les honneurs divins à deux femmes issues d'un prétendu prophète. Le paganisme sensualiste renait nécessairement dans l'hérésie. Après de combien d'hérésiarques fameux, de viles courtisanes furent élevés au rang de prophétesses inspirées ou de divinités ! Simon de Samarie promenait ainsi son Hélène ; Moutan sa Priscille. Et, de nos jours, n'est-on pas allé chercher je ne sais où la femme-Messie ? Il y a un côté par lequel les erreurs se touchent et se confondent : l'opprobre des mœurs se joint comme forcément à leurs leçons. C'est toujours le mot terrible de saint Justin, à propos de la théogonie d'Homère : ΠΡΑΝΤΕΡΟΝ ΕΤΙ ΦΙΣΤ ΜΥΛΙΕΡ. Cérinthiens, Ebionistes, Eléséens furent tous rejetés avec horreur de la communion de l'Eglise. Artémond, Théodote, Paul de Samosate, de mendiant devenu courtisan (ce qui était mendier encore), et qu'Aurélien, empereur païen, fit chasser au IIIe siècle de la maison épiscopale d'Antioche, parce qu'il n'était pas en communion avec le pontife romain ; Nestorius, homme orgueilleux de son talent et de son élévation au patriarcat ; Eutychés, moine entêté et ignorant, combattirent également, quoique par des erreurs opposées, le dogme sacré de l'Incarnation divine. Nestorius divisa Jésus-Christ en deux personnes, et dénia à Marie sa glorieuse prérogative de Mère de Dieu ; Eutychés prétendit opérer je ne sais quelle absurde fusion ou mixtion des deux natures divine et humaine. Tous deux furent condamnés par Rome et les conciles. Le dogme de la maternité divine et de la divinité de Jésus-Christ avec l'unité de personne et la distinction des deux natures, fut défini et vengé. A saint Cyrille appartient surtout l'honneur de la victoire. Le moyen âge produisit peu de dissidences importantes dans la foi ; Berenger, cependant, Abailard, les Vau-

dois, les Albigeois rappelèrent à l'église qu'elle ne vivrait jamais sans combat. Vinrent Wiclef et Jean Hus, prédécesseurs de la réforme. La réforme parut ; et l'on ne peut plus donner la nomenclature ni le nombre des hérésies. Les premiers réformés avaient voulu conserver le dogme de l'Incarnation et de la divinité de Jésus-Christ ; mais de quel droit ? Les Sociniens, plus logiciens et plus conséquens, le nièrent en 1546. Le christianisme ne fut plus pour eux qu'un vain nom. Un grand nombre de protestans modernes et les rationalistes bibliques ont accepté, dépassé de beaucoup le socinianiisme par l'audace et la licence de leurs opinions. Pour eux, Jésus-Christ n'est qu'un homme, un sage comparable à Platon, Socrate, Zoroastre, Confucius, ou même Mahomet. Le christianisme a ses mystères, son merveilleux surnaturel et divin, comme les autres religions eurent les leurs ; ce sont des formes et des mythes ; au fond, toutes les religions sont les mêmes ; l'humanité en travail les transforme par ses progrès. Si on demande au rationalisme ses preuves, il ne daigne pas répondre. Il lui suffit de régner du haut de sa libre pensée, il ne veut relever que de sa raison prétendue. Une ou deux fois on voulut nier l'existence même historique de Jésus-Christ : on a reculé confus. Est-ce assez ? Oui, vraiment ; car on a tout nié, tout l'homme et tout le Dieu. Et chose étrangement déplorable, on a tout nié en Jésus-Christ pour nier et rejeter, quoi ? des bienfaits. On a nié son corps immolé pour nous, sa volonté libre sacrifiée pour nous, sa divinité manifestée pour nous instruire et nous sauver. De Jésus-Christ l'homme ne veut rien tenir ; de tout autre il accepte volontiers. De l'Eglise aussi on ne veut rien ; on repousse, on dédaigne tout, son enseignement, ses traditions, sa science. Sur toute autre question, on consulte des hommes spéciaux : en fait de christianisme, sur la question de la divinité de Jésus-Christ, on se gardera bien d'écouter l'Eglise, ses pontifes, ses docteurs, ses saints, ses héros et ses conciles. Ils ne pèsent rien dans la Balance, et l'on va s'abreuver à des sources empoisonnées. On suit en esclave les théories arbitraires d'esprits insensés ; ou bien l'on rêve soi-même : grande et triste occupation de nos jours. On foule aux pieds cette autorité séculaire de l'Eglise, si majestueuse et si sainte. Nous sommes donc réduits à écouter l'erreur ; heureusement qu'elle est forcée de nous enseigner la vérité.

2^o. L'erreur qui s'attacha sous toutes les formes à dénaturer, à nier l'Incarnation divine, prouve réellement ce mystère. Elle prouve évidemment ce qu'elle ne nie pas, malgré sa haine. Les premiers hérétiques, en niant l'humanité réelle de Jésus-Christ, démontrent sa divinité, qu'ils n'osent pas révoquer en doute, parce qu'elle leur était démontrée. Elle était pour eux un fait surnaturel, mystérieux, tant que vous voudrez, mais un fait attesté, prouvé, inattaquable. L'hérésie prouve encore ce qu'elle nie : en effet, elle attaque parce que l'on croit ; elle constate donc comme admis et cru avant elle ce qu'elle veut renverser. Au premier, au second siècle, l'hérésie s'insurge contre la divinité de Jésus-Christ ; donc alors, et dès l'origine par conséquent, le christianisme avait pour dogme fondamental la divinité du Sauveur, le mystère du Dieu homme. On entendait ainsi les Ecritures ; les faits et les monumens contemporains disaient déjà : Jésus-Christ est Dieu. L'hérésie est une blessure dont la cicatrice demeure comme trophée et signe de victoire. Elle inprime sa main brûlante dans le combat et disparaît. La

dogme vainqueur règne marqué du sceau ineffaçable de fait historique, de révélation accomplie : on ne peut plus lui arracher ce caractère évident de vérité.

L'erreur encore prouve la vérité par son antagonisme avec l'Eglise. Elle attaque tout en Jésus-Christ ; mais aussi tout est défendu, défini, vengé. L'hérésie ne fait que poser les questions, l'Eglise les résout. Son témoignage est toujours et partout vainqueur : témoignage de tradition, il reçoit, garde et transmet ; témoignage d'autorité, il dit anathème. L'hérésie change, varie, se lasse et meurt ; elle renaît pour mourir encore. L'Eglise et la foi ne changent pas, ne se lassent pas, ne meurent pas, ne renaissent pas : elles vivent ! Quoi ! l'hérésie passe, et l'Eglise demeure avec ses dogmes, ses mystères inflexibles, son Dieu homme toujours aimé, toujours adoré. C'est nécessairement divin, car c'est le triomphe remporté sur les résistances opiniâtres de la raison et de l'orgueil humain. L'homme est vaincu, ce n'est donc pas lui qui triomphe ; c'est Dieu avec l'Eglise. Toutes les hérésies se ruent contre elle, et seule elle demeure : tout le reste se divise, se fractionne, s'use et périt. La vérité seule peut persévérer ainsi : donc l'incarnation divine est vraie. Mais j'entends crier un mystère inexplicable, insoluble ! N'importe : ne pas l'admettre, c'est le plus épouvantable chaos. Le Christianisme faux ; l'univers dans le faux, converti, régénéré, civilisé par le faux ; le faux dans la foi, dans l'amour, dans toutes les inspirations du christianisme ; le faux dans tous les bienfaits versés au sein de l'humanité au nom du Dieu Sauveur ; le faux dans l'héroïsme d'innombrables martyrs ; le faux dans tous les génies chrétiens, et quels génies ! le faux dans toute la chaîne de science, de zèle, de dévouement, de travaux, de vertus surhumaines saintement conjurées pour répandre l'amour du Dieu fait homme ; le faux dans dans toute la série des âges de l'Eglise, dans tous ses monumens, dans tous ses témoignages ; le faux dans tout le sacerdoce catholique, dans l'apostolat de tous les siècles ; le faux dans le bonheur de la foi et d'une conscience pure ; LE FAUX DANS CETTE CHAIRE, LE FAUX SUR MES LÈVRES, LE FAUX DANS MON CŒUR. Quoi ! votre langue légère et dédaigneuse trouverait un moindre mystère dans toutes ces conséquences issues forcément de vos principes ? MOI, ELLES M'ÉPOUVANTENT. Il me semble assister à l'une de ces scènes dérivantes du culte indien, où les adorateurs du Dieu de l'illusion, de Maya, s'agitent pour l'honorer dans un frénétique fanatisme, s'entrechoquent, s'exécutent à la folie et se plongent de plein gré dans les plus inconcevables excès. Niez le Dieu Sauveur de peur du mystère ; rien ne se comprend plus, ne s'explique plus sur cette terre : elle fait horreur. De la hauteur de vos dédains, du sein de votre science mal avisée, du chaos de vos pensées irresolues, de vos illusions frivoles ou passionnées, prétendez-vous foudroyer les monumens et l'histoire ? Soit ! alors détruisez vos villes, rasez vos édifices et vos demeures séculaires, renversez nos temples ; plus de passé, régniez parmi les ruines, je le conçois : le vandalisme est moins logique ! Mais les pierres crieront encore et crieront avec la voix des siècles : Jésus-Christ est Dieu.

Mais, dit-on, toutes les religions ont leurs miracles, leurs mystères, leurs incarnations même, et leurs mères des dieux ? Qu'en conclure ? Que la foi chrétienne est fautive ? Il y a des fables, donc il n'y a pas d'histoire ; il y a

ées faits faux, donc il n'y en a pas de vrais ? Mais c'est le plus absurde des sophismes ! Ah ! dites-le plutôt ; le faux prouve le vrai. La fiction est l'imitation de la réalité ; l'erreur est l'abus, l'altération de la vérité. Il y a des religions fausses ; donc il y en a une au moins de vraie : il y a de faux miracles, de faux mystères ; donc il y en a de vrais. Dans ce travail antique à la recherche des incarnations et révélations divines, voyez la lutte mystérieuse de la Providence disputant au libre naufrage de l'esprit de l'homme d'augustes débris des traditions primitives ; constatez cet immense besoin du cœur de l'homme qui veut son Dieu manifesté, apparu ; et cette manifestation, cette incarnation divine, adorez-la dans le christianisme, dans l'Eglise où elle est l'histoire, le grand fait vivant dans ses rites, sa liturgie, ses institutions, ses fêtes, ses innombrables monumens. Ce fait a régénéré le monde ; vous le trouverez dans les catacombes, comme au forum et au Colysée ; à l'échafaud comme au foyer domestique, et sur les champs de bataille.

Jésus-Christ est historique. Vous n'oseriez pas le nier, avec le fol isolement de deux ou trois voix honteuses d'elles-mêmes. Mais prenez garde, Jésus-Christ n'est histoire qu'en tant qu'homme-Dieu. Le briser, le diviser, n'en faire qu'un homme, c'est briser l'histoire ; c'est quelque chose de plus révoltant encore. Dire que Jésus-Christ fut seulement un sage, un bienfaiteur de l'humanité, un grand homme ; c'est forcément flétrir sa doctrine, sa personne, sa vie, du sceau avilissant du mensonge et de la fourberie ; c'est le travestir en imposteur et en scélérat. Vous louez Jésus-Christ et J.-Christ disait : Mon Père et moi nous ne sommes qu'un. Avant qu'Abraham ne fût créé, je suis, *Ego sum*, nom même de l'essence divine. Les Juifs veulent le lapider, parce qu'il se donne pour Dieu ; ils sont conséquens. A la bonne heure. Vous louez Jésus-Christ, et Jésus-Christ se laisse adorer. Paul et Barnabé déchirent leurs vêtemens à la seule pensée des honneurs divins qu'on veut leur rendre ; louez-les : Mahomet se donne seulement pour prophète, louez-le. Mais Jésus-Christ qui se fait Dieu, ne le louez pas ou adorez-le. Vos louanges sans votre culte en font un monstre ; vous lui arrachez la probité de cœur et de langage. C'est vous noyer à plaisir dans un océan de contradictions et de mystères révoltans, pour ne pas croire au plus doux, au plus glorieux mystère. Il n'y a qu'une logique possible ici. Jésus-Christ est grand, saint, juste et sage ; ah ! oui il le fut ! Donc il est Dieu, puisqu'il a dit l'être. Mais les abaissemens, les opprobres, la mort de l'homme ! Je réponds : Et les grandeurs et les œuvres de Dieu ! Il est l'homme-Dieu, tout s'explique. Croyez et adorez, ou tremblez : votre juste, votre sage, a prononcé lui-même le redoutable arrêt. Celui qui ne croit pas au Fils de Dieu est déjà jugé : *Qui non credit jam judicatus est... quia non credit in nomine unigeniti Filii Dei.* Celui qui est incrédule au Fils ne verra pas la vie : *Qui incredulus est Filio non videbit vitam.* La colère de Dieu repose sur lui, *ira Dei manet in ipso.* Fasse le ciel que le bras terrible du Dieu irrité ne s'appesantisse pas sur notre siècle où la foi du Dieu sauveur est absente de tant de cœurs ! Puissiez-vous, si vous fûtes trompés, échapper enfin à de fausses chimères, et consacrer à Jésus-Christ, auteur et consommateur de votre foi les talens et l'essor qu'il vous donna ! Alors seulement votre avenir sera calme, heureux, utile à la religion et à la patrie.

SACRÉ DE L'ÉVÊQUE DE BEAUVAIS.

I.

Viens, ton trône est debout, la colombe éternelle,
 Portant ta royauté sous le pli de son aile,
 Plane sur le saint monument ;
 La foule emplit déjà l'immense cathédrale,
 Envahit les parvis et remonte en spirale
 Vers la voûte au cintre géant.

Il y a trois cents ans qu'une aurore vermeille
 Eclairait dans Beauvais une fête pareille,
 Et d'autres mœurs et d'autres lois.
 Il s'est fait un grand vent dans les cieus chargés d'ombres ;
 Que reste-t-il debout au milieu des décombres ?
 Un temple, un pontife, une croix !

C'est que les rois s'en vont, mais Dieu nous reste encore ;
 Quand les sceptres vieillis se brisent en tout lieu,
 Quand un trône, aujourd'hui, n'est qu'une métaphore,
 L'autel élève un front radieux que décore
 L'auréole de l'Homme-Dieu.

Revêts ta mitre d'or ; c'est la seule couronne
 Dont l'homme puisse encor se parer parmi nous ;
 Les rois n'osent porter le bandeau qu'on leur donne,
 Tandis qu'en contemplant l'éclat qui t'environne
 Le peuple se met à genoux.

Ta douce royauté, monarque populaire,
 N'a pour sujets que ceux que leurs cœurs ont soumis,
 Avec un noble orgueil, prince de la prière,
 Abaisse sur leurs fronts, brillante de lumière,
 La crosse, sceptre des esprits.

Que ce bâton sacré, cette crosse brillante,
 Nous guide vers Hébron, vers le mont enchanté ;
 Que le saint chrême y tombe en onde bienfaisante,
 Pour nourrir ton troupeau de cette herbe enivrante
 Que fait germer la vérité.

II.

Quelquefois un navire errant loin du rivage
 Sent le vent lui manquer et sur l'onde il s'endort ;
 Mais les vivres aussi, manquent à l'équipage,
 Sous l'azur d'un beau ciel il regrette l'orage :
 Ce calme enchanteur c'est la mort !

A l'œuvre, matelot de la barque de Pierre,
 L'ouragan qui tordait ses flancs vient de finir ;
 Mais un calme trompeur l'arrête en sa carrière.
 A l'œuvre, hardi rameur ! à l'œuvre, à la prière !
 Pour la pousser vers l'avenir,

Le feu du diamant, la pourpre étincelante
 Symbolisent l'éclat qui doit parer ton cœur.
 N'en sois pas ébloui ; quand il vit sous la tente,
 Un guerrier ne revêt sa tenue éclatante
 Que pour marcher au champ d'honneur.

Ne sois pas effrayé de souffrances sans nombre ;
L'huile assouplit ton bras, soldat de l'Éternel,
Comme autrefois Jacob qui lutta contre une ombre
Combats contre l'erreur, spectre dont l'aile sombre
Nous cache la clarté du ciel.

Ton glaive pacifique c'est ta douce parole,
Qui ne laissa jamais l'injure sans pardon ;
Un ministre du Christ pour triompher s'immole,
Mets en réalité le sublime symbole
Qui brille sur ton écusson. (1).

Mais où se perd ma voix ? Est-ce donc à la brise
De diriger l'étoile astre de l'avenir ?
Je dépose mon luth, ô prince de l'Église,
Et j'abaisse à tes pieds une tête soumise
Pour te prier de me bénir.

VIE JULES DE FRANCHVILLE



PUSÉYSME A LIVERPOOL.—Une circulaire imprimée a été publiée par le Révérend T. C. Wilson, ministre de la nouvelle église de St. Thomas, rue Warwick, Tescet Park, dotée par John Gladston, ecr. Une affiche placée sur un côté, fait connaître les heures de l'office divin dans la dite église. De l'autre côté, une seconde affiche traite du culte public d'une manière qui sent le puséysme. En voici quelques extraits : " Je ne borne pas cette invitation au seul jour du Seigneur. Le service de l'église est un service quotidien. C'est pourquoi je vous exhorte à venir *tous les jours*, matin et soir, *spécialement le vendredi qui est un jour consacré à l'humiliation et au jeûne en mémoire du crucifiement et de la mort de notre Sauveur, et tous les autres jours appointés pour commémorer les principaux traits de la vie de notre Sauveur et les vies de ses saints apôtres.* Le dix-huitième canon de l'église ordonne que toutes les personnes présentes au divin sacrifice *s'agenouillent respectueusement* lorsqu'on lira la confession générale, les litanies et les autres prières ; et pareillement *lorsqu'on prononcera le nom du Seigneur Jésus, il sera donné des marques d'un respect profond par tous les assistants, comme ça toujours été la coutume.*" La sainte communion.—La rubrique qui prélude à l'administration de la scène du Seigneur prescrit que tous ceux qui ont l'intention de participer à la sainte communion devront donner leurs noms au curé au moins à bonne heure le jour d'avant. " On exige que cette règle soit strictement observée dans tous les cas, spécialement par ceux qui n'ont pas encore participé à la table du Seigneur." Et s'il s'en trouve quelqu'un qui ait besoin de consolation ou de conseil, qu'il n'ait pas de scrupule de s'avancer et de découvrir son affliction, afin que par le ministère de la sainte parole de Dieu, IL PUISSE RECEVOIR LE BIENFAIT DE L'ABSOLUTION, et des avis et des conseils spirituels qui tranquillisent sa conscience et éloignent tous doutes et tous scrupules." *Orthodox Journal.*

(1) Monseigneur de Beauvais porte un pélican sur fond d'azur avec cette devise : *Impendam et super impendam ipse.*

M. Léonard, prêtre de St. Sulpice, vient de quitter cette Congrégation pour entrer dans l'ordre des Révérends Pères Oblats. Tout le monde connaît le zèle apostolique du P. Léonard, et tout le bien qu'il doit produire dans le ministère des missions par ses prédications et par son caractère si propre à lui gagner tous les cœurs. Nous félicitons les RR. Pères de l'acquisition de ce nouveau membre de leur sainte Communauté ; elle honore à la fois l'élu et la famille dont il a fait choix.

Québec, 30 juin.—Nous apprenons que MM. Payment et Doucet, missionnaires des sauvages du St. Maurice, ne sont arrivés à Warmontashingue [posto à 150 lieues des Trois-Rivières] qu'après 26 jours de marche. Leur voyage s'est fait sans accident ; mais ils ont beaucoup souffert du froid. Ils ont été bien accueillis par les sauvages de ce poste qui devaient les suivre à celui de Kikendache où se fait la mission.

Mgr. Macdonald s'est embarqué sur l'*Unicorn* hier pour retourner à l'île du Prince Edouard en passant par Pictou [Nouvelle-Ecosse]. Après quelques jours passés à Charlotte-Town, il se rendra dans le Nouveau-Brunswick qui fait partie de son diocèse.

MM. James Macdonald et William Macdonald, qui, après avoir terminé leur cours de théologie au séminaire de Québec, ont été ordonnés prêtres dimanche dernier, vont passer quelques semaines ici, l'un à la cure de Notre-Dame, l'autre à celle de St. Roch, avant de rentrer dans le diocèse de Charlotte-Town. Plusieurs autres jeunes gens, élèves du collège de Saint-André, qui se destinent à l'état ecclésiastique, doivent venir achever leurs études au séminaire de Québec, où ils sont attendus après les vacances prochaines. Mgr. Macdonald a fait l'acquisition d'un beau terrain auprès de Charlotte-Town pour un collège qui deviendra par la suite un séminaire ecclésiastique. Les matériaux sont déjà préparés en grande partie. *Gazette Relig. de Québec.*

Québec, 2 juillet 1842.—Nous avons annoncé dans notre feuille de samedi dernier, le retour prématuré de MM. Poiré et Olscamps de la mission d'Abbitibi. Il paraît que ces deux missionnaires ne sont demeurés que dix jours à ce poste, et qu'ils n'y ont exercé leur ministère qu'en faveur d'une quarantaine de sauvages, les autres s'en étant rendus indignes par l'usage immodéré qu'ils ont fait de boissons enivrantes qui leur ont été distribuées, même pendant la mission, par les employés du bourgeois du poste. Celui-ci leur aurait même refusé la permission de bâtir, à quelque distance du poste, une chapelle devenue absolument nécessaire pour y réunir les sauvages. Nous ne doutons pas que la conduite anti-chrétienne de cet homme ne soit sévèrement blâmée par l'honorable compagnie de la Baie d'Hudson qui a toujours favorisé avec un zèle si digne d'éloges, les travaux des missionnaires catholiques, partout où elle fait son commerce. *Idem.*

FRANCE.—Nous avons reçu de l'évêché de Nancy, un mémoire important sur cette question : *Le prêtre est-il tenu, quand il en est requis par la justice, de lui révéler tout ce qui est à sa propre connaissance touchant un délit ou un crime?* Voici comment on expose le fait qui a donné lieu à ce mémoire de l'évêché :

“ Dans le courant du mois de décembre dernier, un ecclésiastique du diocèse de Nancy, M. Heim, curé de Lixheim, reçut une assignation pour comparaître au tribunal de Sarrebourg, et y déposer sur des confidences que lui avait faites un israélite, au moment de la mort. L'ecclésiastique ayant con-

sulté l'évêché, reçut défense de révéler; et en conséquence, il déclara, avant de prêter le serment prescrit, ne pouvoir déposer sur les confidences qu'il avait reçues sous le sceau du secret, et comme prêtre catholique. Le ministère public conclut contre lui, à l'application d'une amende de cent francs, mais le tribunal, repoussant ses conclusions, rendit un jugement qui consacre le principe de l'inviolabilité du secret en ce qui concerne les révélations faites au prêtre comme ministre du culte catholique. De là, appel du jugement à la cour royale de Nancy, de la part du substitut du procureur du roi. Tel est le résumé de la cause soumise à la cour, le 18 mai 1842.²

Ami de la Religion.

ANGLETERRE.—Nous recevons d'un de nos abonnés du nord de l'Angleterre la lettre suivante, qui sera lue avec intérêt :

Blackburn, le 3 mai.

“Je désire, par la voie de votre estimable journal, faire connaître à ma patrie un fait propre à remplir des consolations les plus douces tous les cœurs qui sympathisent avec les futures destinées de l'Angleterre.

“Au moment où une grande partie de la noblesse britannique se plaît, invitée à cela par la belle saison, à visiter un collège non moins illustre par les célébrités politiques et littéraires qu'il a produites que par les lumières de ses directeurs, une cérémonie religieuse vient de relever, dans l'opinion des nombreux étrangers présents à ce spectacle, l'idée qu'ils avaient déjà pu se former de la piété de la jeunesse catholique qui reçoit une éducation scientifique et religieuse à Stonyhurst.

“Il tardait à tout le collège de voir arriver le premier jour d'un mois consacré à celle qui lui est bien connue sous le nom de *Notre Mère Auxiliaire*; car il désirait signaler sa dévotion envers elle en célébrant ce premier jour de grâces avec une pompe dont l'ancien manoir des Sherlewen et des Weld n'avait pas encore été témoin. La cérémonie principale de cette sainte journée est une procession qui eut lieu vers les six heures de l'après-midi. Après s'être humblement adressé à la Mère de Dieu devant son autel dans l'église de Stonyhurst, le corps des fidèles commença à défiler dans un ordre parfait et à former une procession dont la vue était admirable; mais la tendre piété qui rayonnait sur tous les visages en était sans contredit le plus bel ornement. Les écoliers ouvraient la marche; chaque classe était séparée; chacune d'elles avait en tête sa bannière. Suivaient ensuite le chœur et la musique du collège, qui faisaient alternativement retentir les airs de leurs pieuses mélodies. Cette petite société philharmonique a puissamment contribué à l'éclat de cette solennité.

“Une madone richement décorée, suivie de tous les révérends pères de la compagnie de Jésus et des autres religieux de l'établissement fermait cette belle procession. Après quelques instants de marche, le cortège s'arrêta devant un reposoir élégant où la statue fut exposée. Là le R. P. O'Carroll adressa à toute cette intéressante jeunesse une courte allocution où il fit ressortir les avantages réservés à ceux qui se vouent au culte de la Mère de Dieu.

“La procession reprit ensuite la route de l'église et vint de nouveau implorer les bénédictions du Fils de Marie, que l'on venait publiquement de choisir pour patronne.”

Univers.

IRLANDE—Le P. Mathew étant arrivé à Mullingar, un concours immenso de peuple des environs s'y rendit le dimanche 17 avril, pour voir et entendre cet apôtre. Après une messe célébrée avec la plus grande solennité par le vénérable prélat de cet ancien diocèse, Mgr. Cautwel, et après un sermon éloquent prêché par le P. Mathew, vingt mille nouveaux *tealotallers* au moins se firent inscrire dans la société de tempérance, et prirent l'engagement de s'abstenir totalement de liqueurs enivrantes. *Univers.*

—Nous apprenons que le catholicisme s'étend avec rapidité dans l'Australie. Une église, dédiée sous le vocable de saint François-d'Assise, va être bâtie à Melbourne ; c'est la première qui sera élevée dans la partie de cet immense continent que les Anglais appellent l'Australie heureuse. La pierre en a été posée, le 4 octobre dernier, par le révérend Geoghegan, recteur de ce district, avec le cérémonial accoutumé. Toutes les mesures sont prises pour que la construction s'en poursuive activement.

—Nous lisons dans le *Catolico* de Madrid quelques intéressans détails sur le don de la *rose d'or* fait de la part de Sa Sainteté à la reine de Portugal. Après l'*Itte missa est* de la messe, Mgr. Vizzardelli se retira du côté de l'épître, et le curé de Notre-Dame de Lorette, faisant les fonctions de notaire apostolique, se tourna vers le trône occupé par la reine, et lut le bref suivant :

“ GRÉGOIRE XVI SOUVERAIN PONTIFE.

“ Mus par un sentiment particulier de bienveillance à l'égard de notre fille bien-aimée en Jésus-Christ, la reine de Portugal et de Algarves, dona Maria-da-Gloria, nous avons résolu de donner à Sa Majesté un témoignage durable de notre parfaite volonté en sa faveur. C'est pourquoi nous avons résolu d'envoyer à Sa Majesté la *rose d'or* que nous avons consacrée, à l'exemple des pontifes romains nos prédécesseurs, le quatrième dimanche de carême de la présente année. A cet effet, par les présentes lettres apostoliques, nous avons ordonné à notre fils chéri, le prêtre Etienne Vizzardelli, notre camérier particulier et surnuméraire, de présenter et de remettre en notre nom, à la très-illustre dame dona Maria da Gloria, reine très-fidèle de Portugal et des Algarves, ladite *rose d'or* ; et par les mêmes lettres apostoliques nous constituons et déclarons le même Etienne notre légat avec tous les pouvoirs et facultés nécessaires.

“ Jésus-Christ notre Sauveur, ainsi que sa très-sainte Mère la vierge Marie qui, semblable à une rose répand un parfum angélique du ciel sur la terre, étant représentés par cette *rose d'or* ; nous le supplions d'entendre nos vœux ardents pour que cette rose soit dans ces royaumes le signe précurseur de toute prospérité, et qu'il daigne y faire fleurir et y augmenter chaque jour la sainte religion catholique.

“ Donné à Rome, sous l'anneau du Pêcheur, 14 mars 1842.

“ Signé A. C. LAMBRUSCHINI.”

Après la lecture de ce bref, Mgr. Vizzardelli vint au milieu de l'autel, prit dans ses mains le vase avec la rose, et s'avançant vers le trône, la présenta à Sa Majesté, qui la toucha de sa main auguste, la *rose* fut placée près de la reine, à côté du trône, couvert de velours de pourpre avec ornemens d'or.

ALLEMAGNE.—On écrit de Nuremberg, 21 mai : “ Des villages entiers, riches et pauvres, émigrent en masse pour l'Amérique du Nord. Trois villages de

la haute Hesse vont se trouver dans quelques mois entièrement abandonnés. Plusieurs communes de l'Ahrtal [Prusse rhénane] suivront aussi cet exemple. Dernièrement, la population d'un village émigrant a passé par Mayence : avant de partir, elle avait encore renouvelé son conseil communal ; le curé ainsi que le maître d'école l'accompagnaient. Les émigrans calculent que celui qui, en Allemagne, n'est qu'un petit propriétaire, devient un assez grand propriétaire en Amérique, où la journée de terre, libre de toute contribution, lui est vendue pour la modique somme de six francs."

Gazette d'Autbourg.

AUTRICHE.—D'après le *Diario di Roma*, la statistique ecclésiastique de l'empire d'Autriche présente, pour le clergé régulier, un total de 765 monastères et de 10,354 religieux, et de 157 couvens de femmes et de 3,161 religieuses.

— ❦ —

V A R I E T É S .

— — —

UN SORCIER.

Il y avait à St. Martin du Mont (Ain), dans une famille aisée de cultivateurs, deux personnes malades, l'aïeul et la petite-fille. Les parens avaient consulté plusieurs médecins ; les malades suivaient exactement leurs ordonnances, et ne s'en trouvaient guère mieux. La faculté était en défaut. Le nommé Bret fut appelé.

Il prétendit qu'un sort avait été jeté sur les deux malades, et qu'il était de la pire espèce. Ils devaient se traîner encore pendant deux mois, garder le lit un autre mois, puis mourir dans d'horribles convulsions. Le tarif était élevé en conséquence ; il allouait au sorcier qui lèverait le sort 2,300 fr.

A cette révélation, la famille fut plongée dans la désolation ; Bret resta impassible ; il expliqua que les 2,300 fr. seraient employés à des neuvaines, à vêtir des orphelins ; qu'il y aurait une remise pour un prêtre du grand séminaire de Bourg, et seulement 60 fr. pour lui.

La famille ne pouvait qu'admirer la modération et le désintéressement de Bret ; elle se rendit, en priant Bret de faire une démarche auprès du prêtre du grand séminaire, pour obtenir qu'il abandonnât une portion de ses droits ; Bret le promit ; un membre de la famille l'accompagna jusqu'à l'entrée du séminaire ; Bret entra seul, fit un tour dans la cour et revint en annonçant que, grâce à ses vives sollicitations, le bon prêtre avait consenti à une remise de 200 fr., à condition que le surplus de la somme serait payé comptant. Bret voulut bien déduire, en outre, sur les 2,100 fr. restans, le prix d'une vache noire qui serait fournie pour la levée du sort, mais la vache devait lui rester.

Le paiement effectué, la vache mise en sa possession, Bret déclara d'un ton solennel qu'à compter de ce moment le sort était levé, et avait passé sur la bête ; il se retira avec les écus et la vache, annonçant que dans un quart-d'heure on pourrait, en se mettant à la fenêtre, voir la personne qui avait jeté le sort. Au moment précis, on aperçut le marguillier qui, sans penser à mal, passait dans le chemin, faisant sa quête. Le bruit ne tarda pas à se répandre que le marguillier jetait des sort ; dès lors il fut vu de mauvais œil, le

quantum de sa quête s'en ressentit peut-être ; il se plaignit au curé qui appela l'attention de la justice sur les faits et gestes du prétendu sorcier. Bret fut arrêté ; mais plus d'argent ni de vache, le diable a tout emporté.

Bret a comparu devant le tribunal de Bourg, dépouillé de tout son prestige. Là il a été démontré que le sorcier était un escroc effronté ; et le tribunal l'a condamné à cinq ans d'emprisonnement, cinq ans de surveillance et à la restitution de 2,100 fr. escroqués par lui.

Correspondance Iaconique.—On connaît deux Anglais de la secte des Quakers, l'un demeurant à Philadelphie et l'autre à Londres, dont la correspondance est d'un laconisme sans exemple. Ils n'ont pas à craindre qu'on viole à leur égard le secret des lettres, car ôtez l'adresse à l'extérieur, le nom du lieu où ils écrivent, et la date à l'intérieur, vous ne trouverez souvent que la feuille en blanc, avec un signe qui exprime toute leur pensée. Par exemple, celui de Philadelphie, demandant un jour à son ami s'il y avait quelque chose de nouveau à Londres, se contenta de lui adresser la lettre suivante :

“ Friend, (ami),

?

“ Signé Joh. K...”

Ce signe interrogatif, placé au milieu de la page, exprimait toute sa pensée.

Celui de Londres ne fut pas en reste de laconisme ; comme il n'avait rien de nouveau à mander à son correspondant, la réponse qui suit lui parut suffisante :

“ Friend,

“ London, Februa 36, 1335.

0

“ Signé Thom. Wol....”

Ce zéro fit tous les frais de la lettre.

Canadian.

LE VALET DE PIED DE LA REINE.

Appuyée sur le bras de son mari qui semblait prendre un plaisir extrême à la gaieté enfantine de sa compagne, une jeune femme parcourait les plus pauvres rues de Versailles, dans la matinée du 1er janvier 1780. Sept heures venaient de sonner ; le jour seulement commençait à paraître, et cependant les deux promeneurs avaient depuis long-tems commencé leur excursion. Au sortir du cercle tenu la veille dans les petits appartemens du château, ils s'étaient mis en route sans autre suite qu'un valet de pied chargé d'un grand panier. Le poids d'abord excessif du panier avait peu à peu perdu de sa lourdeur ; cette diminution du fardeau confié au domestique provenait des fréquentes visites que faisaient les deux promeneurs nocturnes aux maisons d'a pauvre apparence qui se trouvaient sur leur passage. Le panier contenait des gâteaux, des bougies et des jouets que la jeune femme déposait sur la table des humbles logis, à la grande joie des petits enfans. Tandis que la mystérieuse fée jouissait de la joie causée par les belles étrennes, le mari glissait dans la main des mères un rouleau de pièces d'argent ; puis tous les deux disparaissaient suivis des bénédictions des pauvres gens à qui leur visite valait tant de bonheur et tant de joie.

Ils touchaient au terme de leur excursion bienfaisante ; le panier de la jeune femme était vide, et il ne restait plus d'or dans les poches du mari.—Maintenant, Marie, dit-il, nous pouvons aller dormir !

—J'as encore, répliqua-t-elle, car voici, là-bas, un pauvre malheureux qui, par le froid qu'il fait, dort sans autre lit qu'un banc de pierre. Il faut qu'il ait aussi sa part des fêtes du nouvel an.

—Ma bourse est vide, répondit le mari en souriant.

—François a sans doute de l'argent, il nous en prêtera.

Le valet de pied s'empressa de donner sa bourse, la jeune femme la mit tout entière dans la main du pauvre diable, et elle se disposait à s'en aller, lorsque le dormeur s'éveilla. Il vit la bourse, il aperçut sa bienfaitrice et des larmes emplirent ses yeux.

—Vous venez de me sauver la vie ! Madame, s'écria-t-il ; merci, car cette vie est nécessaire à une pauvre femme et à des enfans.

La jeune femme, qui se dérobait à la reconnaissance du malheureux, revint sur ses pas aux dernières paroles qu'il prononça.

—Une femme ! des enfans ! répéta-t-elle avec compassion.—Hélas ! oui, Madame ; le petit commerce de mercerie que j'avais, rue des Cinq-Diamans, me servait à élever ma famille. Mais des pertes sont survenues ; la maladie m'a frappé et, hier, les huissiers m'ont chassé de ma boutique. J'ai entrepris le voyage de Versailles dans l'espoir d'y trouver une petite place de commis chez un de mes parens.... Il n'a point voulu même m'écouter. Il m'a chassé je n'ai point osé retourner près de ma famille qui m'attend avec angoisse.

La jeune femme essuya une larme ; son mari partageait cette émotion.—Eh bien ! dit-elle, rassurez-vous, mon ami ! Retournez à Paris, rassurez votre femme et vos enfans. Ils sont désormais à l'abri de la misère. N'y a-t-il point quelque place vacante au château ? demanda-t-elle en se tournant vers le domestique qui la suivait.—Non, madame.

—Eh bien ! nous créerons une nouvelle place de valet de pied. Cet emploi vous conviendrait-il, mon ami ?—Je bénirais nuit et jour la main qui me le donnerait !

—Eh bien ! il est à vous ; n'est-ce pas, Louis ? répliqua-t-elle, en demandant l'assentiment de son mari. Retournez à Paris et revenez demain avec votre famille prendre possession de votre emploi. Adieu.

—A qui dois-je ce bienfait ? s'écria le pauvre homme. Oh ! ne me cachez pas votre nom !—A sa majesté la reine ! dit le valet de pied à voix basse.

Le lendemain, l'ancien mercier arriva au château avec sa famille. Le surintendant avait reçu des ordres ; il donna à cet homme, qui se nommait Virlet, un joli petit appartement pour habitation. La reine avait voulu, en outre, que sa femme et ses deux filles fussent employées à la lingerie. De cette façon, la famille des Virlet passa, tout à coup, de la plus profonde misère à une heureuse aisance. On n'eut qu'à se louer des deux femmes ; elles se montraient laborieuses et reconnaissantes, mais il n'en était pas de même de l'ex-mercier. Il manquait souvent à l'exactitude de son service, quelque peu que l'on exigeât de lui ; il s'exposa à de justes et sévères réprimandes, et deux fois même on voulut le chasser. Comme ce châtement eût frappé sa femme et ses filles plus que lui, la reine, à laquelle celle-ci recoururent, insista pour qu'on n'en vint pas à ce moyen extrême : et Virlet arriva donc à ne faire au château que ce qui lui plaisait.

Neuf années s'écoulèrent, amenant avec elles de bien fatals changemens dans la destinée de Marie-Antoinette.... Elle n'allait plus, durant la nuit du nouvel an, porter des bienfaits et recevoir des bénédictions.... Car elle n'osait plus sortir du château. A chaque instant, de sinistres avis apportaient l'épouvante parmi le petit nombre de personnes dévouées au roi et qui se trouvaient encore près de lui. M^{lle}. Swenburne avait prévenu, le 27 octobre, madame la maréchale de Beauveau que la populace, le lundi suivant, irait chercher le roi pour le ramener à Paris ; la terrible nouvelle était confirmée de toutes parts. Le roi ne voulut point croire néanmoins à tant d'audace, et partit pour chasser. A peine commençait-il à courir le cerf, qu'il lui fallut revenir promptement à Versailles. Les insurgés occupaient la place d'armes et attaquaient le château. Je ne veux pas vous répéter ici les détails de cette trop fameuse journée, où les assassins demandaient la tête de la reine, en foulant aux pieds les cadavres des gardes du corps égorgés !

Au plus fort de l'effervescence du pillage et du massacre, le valet de pied Virlet, qui portait encore une partie de la livrée royale, fut aperçu par la populace. On l'entoura, on l'interrogea, on lui fit crier : A bas le tyran ! Il cria et répéta tout ce que l'on voulut.

—N'importe, dit un des misérables qui le tenaient, tu as beau faire et beau dire, je ne crois pas un mot de tes paroles ; tu n'es qu'un faux patriote !

Et il brandissait le sabre qu'il tenait à la main. Virlet pâlit. Le lâche eut peur.

—Je ne suis pas un bon patriote ? dit-il, je ne hais pas le tyran ?

—Non ! puisque tu portes sa livrée.

—A bas le faux patriote ! hurla le groupe.

Alors le misérable, comme Judas, eut la pensée de se racheter en vendant son maître.

—Vous ne croyez pas en moi ? Hé bien ! je vais vous donner des preuves de votre erreur. Suivez-moi.

Il fit un détour, arriva près d'une petite porte dérobée qui donnait sur la partie la plus reculée des communs du château, l'ouvrit et introduisit les brigands qui l'accompagnaient en silence. Ils pénétrèrent ainsi de cour en cour, de corridor en corridor, de chambre en chambre jusqu'à l'entrée d'une alcove.

—Une hache ! murmura Virlet à voix basse. Vous trouverez là la femme du tyran.

Aussitôt la porte fut brisée ; des cris de femme se firent entendre et les assassins se précipitèrent dans la chambre à coucher de la reine. Virlet, armé d'une pique, frappa dans le lit, avant de s'apercevoir que Marie-Antoinette s'était échappée.—Elle n'est plus là ! s'écria-t-il avec rage, n'importe, je saurai bien l'atteindre.

Et il se disposait à briser une autre porte, quand il se trouva face à face avec sa fille. Celle-ci barra, de ses deux bras étendus, le passage ouvert. Virlet hésita et recua.—Jeanne, va-t'en ! dit-il, va-t'en !

—Mon père, vous n'irez à la reine qu'en passant sur mon cadavre ! répliqua l'héroïque enfant.

Virlet voulut repousser sa fille ; un de ses compagnons vint à son aide ; il

frappa Jeanne d'un coup de sabre. Elle tomba, et la foule entraîna dans son tourbillon Virlet, qui foula aux pieds, comme les autres, le cadavre de sa jeune fille expirante.

A quelques pas de là, des gardes-du-corps barrèrent le passage aux factieux. Virlet, tandis qu'on occupait en face les défenseurs de la reine, tourna derrière eux au moyen d'une porte dérobée, les attaqua par derrière et les assassina.—Suis-je des vôtres maintenant ? dit-il, en foulant aux pieds les cadavres encore palpitans. Et il continua son œuvre infâme d'assassinat et de destruction.

A la fin, il n'y eut plus personne pour défendre la famille royale. La populace triompha. Louis XVI et sa famille furent ramenés en triomphe à Paris.

Comme l'affreux cortège se mettait en marche, deux hommes parurent et vinrent le grossir : dans le premier, on reconnaissait l'homme à la longue barbe, le plus célèbre des égorgeurs de Paris ; l'autre était Virlet. Chacun d'eux tenait une pique, et au bout de cette pique se balançait une tête de garde-du-corps. La reine eut le courage de regarder l'horrible trophée. Elle vit deux de ses plus fidèles serviteurs : MM. de Miomandre et de Varincourt. Une larme coula sur ses joues, qui n'avaient point pâli en face de la mort, et elle serra convulsivement, contre sa poitrine, le dauphin, quelle tenait sur ses genoux. Virlet cria : A bas les tyrans !

Ivre de peur, de carnage et de boisson, il proférait les plus horribles propos et s'était gagné les faveurs de la populace par l'ignoble gaité qu'il montrait. Encouragé par les applaudissemens donnés à la manière dont il secouait la tête de M. de Varincourt, il aperçut, en traversant le village de Sèvres, les palettes d'un perruquier. Aussitôt il fit faire halte au cortège, planta sa pique en face du carrosse royal, et ouvrit, de force, la porte de la boutique que le barbier, plein d'effroi, avait fermée. Il ordonna au malheureux d'apporter dans la rue, les instrumens de son métier. Puis, quand on eut bien ri de cet homme tremblant et qui se soutenait à peine :

—J'ai deux pratiques à te donner, dit Virlet ; tu vas les coiffer, les raser et les faire belles. Il décrocha les deux têtes des gardes-du-corps, les posa devant le perruquier et obligea le malheureux à poudrer et à savonner ces débris sanglans. Il surveilla l'opération, fit refriquer quelques boucles de cheveux qui ne l'étaient pas bien, et voulut que l'on repassât les rasoirs pour enlever un peu de barbe qui restait. Pendant que le perruquier agonisant obéissait, Virlet mangeait ; il présentait du pain aux têtes, il leur plaçait un morceau de saucisson dans les dents, et il terminait cette abominable parade en barbouillant leur visage de crème et de vin. Puis, se tournant vers l'homme à la longue barbe :

—Voilà qui t'enfoncé, n'est-il pas vrai ? La nation me donne plus d'applaudissemens qu'à toi, citoyen ! L'homme à la longue barbe ne répondit point. Il se contenta de rire ; mais ce rire fit pâlir tous ceux qui en furent les témoins.

Le cortège se remit en route. Le soir, quand la reine fut rentrée dans ses appartemens des Tuileries, un homme se présenta pour la servir ; c'était Virlet.

Marie-Antoinette se leva avec horreur, et, par un signe impérieux, elle

ordonna au misérable de s'éloigner. Virlet ricana.—Soit, dit-il, j'aurai une sinécure; mais avec des appointemens et les revenans bons.

Virlet resta, en effet, au château, dont il devint la terreur. Il buvait du matin au soir, ne sortait jamais d'ivresse, hantait les clubs et maltraitait plus que jamais sa femme, car celle-ci pleurait sa fille assassinée, et maudissait celui qui s'en était fait l'assassin.

Au bout de quelque tems de cette vie de désordre et d'abrutissement, dans laquelle il cherchait sans doute l'oubli de ses crimes, Virlet tomba malade et se vit forcé de garder le lit. Sa femme eut la chrétienne résignation de venir s'asseoir au chevet de celui dont les mains dégouttaient encore du sang de sa fille, et quand le 10 août arriva, Virlet commençait à entrer en convalescence.

Bientôt la populace s'empara du château; les détonations de fusil éclatèrent dans les appartemens même, et tout à coup un violent coup de pied enfonça la porte de la chambre où se tenait Virlet, demi-mort de peur. A la vue des égorgeurs, il cria: Vive la nation! mes amis! à bas le tyran! Vous savez si je vous ai donné un coup de main à Versailles!... Sans la maladie qui me tient cloué ici, j'aurais partagé votre victoire!—Il ment! c'est un espion, interrompit une voix rude!

Et l'homme à la longue barbe parut.—C'est un espion, dit-il; il feint de servir le peuple, et il le trahit! Mort au traître!—Mort au traître! répéta la foule, mort aux traîtres!

—Tenez, voici sa femme. Je vous la livre, expédiez-la. Moi, je me charge de lui. Dis donc, Virlet, penses-tu que ce tour vaille celui de Sèvres, ajouta-t-il en se penchant sur le lit où était étendu le valet de pied.—Je suis un bon patriote! cria le malheureux, pâle et demi-mort de peur. A l'aide! au secours!

—Y a-t-il un barbier parmi vous? demanda froidement l'homme à la longue barbe.—Oui, répliqua quelqu'un, c'est mon état.—Avance à l'ordre! Rase-moi et poudre-moi ce gaillard-là. Voilà sur la toilette de Monsieur tout ce qu'il faut.

Le perruquier obéit, et Virlet se laissa faire, au milieu des sarcasmes des brigands, et tandis que sa pauvre femme jetait des cris lamentables, qui se turent bientôt, car en peu de tems on en eut fini avec elle.

—Maintenant, qui veut me prêter une pique? reprit l'homme à la longue barbe.—Moi, cria quelqu'un! prenez la mienne.—Regarde, Virlet, voilà la pique au bout de laquelle va se balancer ta tête, comme celle du garde-du-corps Mionandre. Et il frappa de son sabre Virlet, qui tomba sanglant.

Une demi-heure après, la tête de l'ancien valet de chambre de la reine, promenée au bout d'une pique par l'homme à la longue barbe, parcourait les rues de Paris aux cris de vive la nation.

S. HENRY BERTHOUD.

UN MAÎTRE D'ÉCOLE capable d'enseigner l'Anglais et le Français et muni de bons certificats, serait avantageusement employé en s'adressant à M. le Curé de la Longue-Pointe.

PROPRIÉTÉ DE J.C. PRINCE, P. TRE. DE L'ÉVÊCHÉ. } MONTRÉAL:
IMPRIMÉ PAR J.A. PLINGUET, IMPRIMEUR. } RUE ST. DENIS.